

UGC et ORANGE STUDIO PRÉSENTENT
UNE PRODUCTION MANDARIN & COMPAGNIE et UGC

L'ÉCOLE EST À



UN FILM DE ALEXANDRE CASTAGNETTI

SARAH SUÇO

JEAN-PIERRE DARROUSSIN

OUSSAMA KHEDDAM

LILI AUPETIT

NAH BILÉ

SOFIA BENDRA

JÉRÉMIE GAVRILOVIC

GABIN JOUILLEROT

RYAN KHELIF

ESTELLE LUO

ALEXANDRE SPECTOR

UGC et ORANGE STUDIO
PRÉSENTENT
UNE PRODUCTION MANDARIN COMPAGNIE ET UGC

SARAH
SUCO

JEAN-PIERRE
DARROUSSIN

OUSSAMA
KHEDDAM

L'ÉCOLE EST À NOUS

UN FILM DE ALEXANDRE CASTAGNETTI

Durée : 1h48

LE 26 OCTOBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION

24, Avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01 46 40 44 00

CO DISTRIBUTION

ORANGE STUDIO

21, rue Jasmin
75016 Paris
Tél. : 06 20 75 13 77

PRESSE

I LIKE TO MOVIE

Sandra Corneveaux & Lucie Raoult
Tél. : 01 83 81 13 15
sandra@iliketomovie.fr & lucie@iliketomovie.fr



SYNOPSIS

VIRGINIE THÉVENOT, UNE PROF DE MATHS UN PEU SPÉCIALE, PROFITE D'UNE GRÈVE GÉNÉRALE DANS UN COLLÈGE POUR TENTER UNE EXPÉRIENCE HORS DU COMMUN AVEC UN PETIT GROUPE D'ÉLÈVES. ELLE PREND UN PARI : LEUR LAISSER FAIRE CE QU'ILS VEULENT...

UNE ÉTINCELLE QUI VA ENFLAMMER LES ESPRITS DES ADOS, PROVOQUER UNE PETITE RÉVOLUTION AU SEIN DU COLLÈGE ET BOULEVERSER LEUR VIE À TOUS.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR **ALEXANDRE CASTAGNETTI**

À TRAVERS CE FILM, QUI S'EXPRIME ? L'ENFANT EN VOUS, QUI AURAIT RÊVÉ D'UNE AUTRE ÉCOLE, OU L'ADULTE QUI ESPÈRE UN MONDE NOUVEAU ?

C'est un mélange des deux. C'est, bien sûr, l'adulte en moi qui est à l'initiative de ce projet, mais dès que le processus d'écriture a été enclenché, mes souvenirs d'enfance ont refait surface. J'ai une maman enseignante et j'ai suivi le parcours de l'élève modèle. Avant de faire de la musique et du cinéma - mes rêves de toujours - j'ai étudié en classes préparatoires, puis dans une grande école. Mais je me suis toujours questionné sur ce que j'avais réellement appris lors de ce parcours et j'ai réalisé, en échangeant avec d'anciens camarades, que ce que nous avions le mieux intégré était le fruit d'une démarche autodidacte. J'ai, par exemple, appris à jouer du piano, à écrire des histoires ou à me servir d'une caméra tout seul. Ce qui me reste de l'école, au fond, ce sont les copains, les voyages scolaires et certains professeurs mémorables, qui ont provoqué des déclics dans certaines disciplines. J'ai pris conscience que lors de toutes ces années, c'est surtout ma mémoire immédiate qui a été sollicitée, et que ma culture s'est forgée essentiellement en dehors du système scolaire. Évidemment, on apprend à travailler et à structurer une pensée en cours, mais on passe un temps certain à s'ennuyer aussi, et je trouve ça dommage. Ce regard rétrospectif sur mon parcours scolaire est donc à l'origine de ce film, un peu comme l'a fait Daniel Pennac dans son émouvant livre *Chagrin d'école*.

LE DÉSIR D'ESQUISSEUR UNE UTOPIE SOUS-TEND-IL VOTRE FILM ?

Avec Clément Marchand, le complice avec lequel j'ai créé le groupe La Chanson du dimanche, nous avons toujours eu l'idée d'utopie à l'esprit. Créer ce duo sur Internet en était une. J'ai toujours eu la conviction qu'il fallait imaginer de nouvelles utopies pour faire progresser notre société. Des prophéties « autoréalisatrices ». Et quand on pense au monde qu'on aimerait voir s'incarner, on commence par ce qui concerne nos enfants. J'en ai deux et penser à eux m'a donné l'élan pour écrire *L'ÉCOLE EST À NOUS*.

QUEL FUT LE DÉCLIC DE CE PROJET ? ET QUELS FURENT VOS GUIDES POUR ÉCRIRE CE SCÉNARIO AVEC BÉATRICE FOURNERA ?

À l'origine de ce film, il y a une discussion que j'ai eue avec Brigitte Maccioni, la Présidente d'UGC. Nous échangeons justement sur la notion d'utopie que le cinéma pouvait proposer pour faire évoluer notre société. Le sujet de l'école s'est imposé. J'ai appelé Béatrice Fournera, avec qui j'avais écrit *TAMARA VOL.2*. Elle aussi est maman et sensible aux questions relatives à l'enseignement. Puis j'ai rencontré François Taddei, qui est chercheur en éducation et qui nous a beaucoup appris. Et bien sûr, les producteurs Eric et Nicolas Altmayer qui étaient eux aussi passionnés par le sujet. Nous avons ensuite fait des recherches.

Son parcours, ainsi que diverses expériences relatées dans des ouvrages ou des documentaires, m'ont inspiré ce scénario. J'ai aussi échangé avec plusieurs enseignants, à commencer par ma mère, car il était important que cette histoire ne soit pas hors-sol. Le psychologue Peter Gray, auteur de *Libre pour apprendre*, a été une autre source inspirante, tout comme *Le Maître ignorant* de Jacques Rancière, qui narre l'expérience de Joseph Jacotot en 1818 aux Pays-Bas : ce professeur français, qui ne parlait pas un mot de néerlandais, devait donner cours à des élèves qui ne comprenaient pas sa langue. Or, l'apprentissage a pu se faire et Jacotot en a conclu qu'en étant libres, les enfants apprenaient mieux et que son rôle à lui consistait surtout à les guider et les questionner. Selon lui, l'instruction ne se donne pas, mais se prend. Cela m'intéressait de faire un film sur ce processus et de souligner qu'avant les programmes et les notes, le rôle essentiel des enseignants est d'encourager les élèves, et d'éveiller en eux, comme dit Einstein, « la joie d'apprendre ». Prendre confiance peut décider d'une vie et aider à trouver sa place.

EINSTEIN FAIT FIGURE DE MAÎTRE À PENSER DANS VOS DIALOGUES.

Nous nous sommes attachés à ses citations, précisément parce que c'était quelqu'un de libre dans sa façon de penser et de révolutionner la science. Comme nombre de ceux qui ont changé le cours des choses, Einstein était un mauvais élève. Sa force était de faire fonctionner son imagination. On s'est aperçu que beaucoup de ses citations étaient percutantes et il nous a servi de fil rouge.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ À L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO ?

Nous avons écrit ce scénario pendant deux ans. Il fallait beaucoup se documenter, mais surtout ne pas être didactique. Nous voulions passer par l'émotion et susciter une interrogation autour de la question de l'apprentissage. Nous avons imaginé des personnages aux failles diverses, qui, tous, sont capables d'accéder à quelque chose en étant simplement incités et encouragés à le faire. La méthode proposée par Virginie Thévenot, que joue Sarah Suco, est d'ôter progressivement des couches, à commencer par les notes, qui sont un rempart au goût d'apprendre et une entrave à la liberté. Virginie décide de faire confiance à ses élèves pour qu'eux-mêmes prennent confiance en eux. Le collectif, le rôle du groupe, dans cette histoire est central. D'où le fait qu'on ait décidé d'ancrer cette histoire au collège, car c'est à cet âge où tout se transforme qu'il y a le plus de décrochage scolaire.

En outre, si beaucoup d'expériences alternatives se font en maternelle ou au primaire, comme le relate Céline Alvarez dans ses ouvrages, par exemple, c'est plus rare au collège. Nous avons donc choisi cet âge-là avec l'idée de montrer que c'est en trouvant sa place dans un groupe qu'on trouve aussi sa voie.

COMMENT AVEZ-VOUS DESSINÉ VOS PERSONNAGES ET COMMENT AVEZ-VOUS RÉFLÉCHI À L'ANCRAGE SOCIAL DE CE COLLÈGE ?

Nous sommes partis de l'idée d'inscrire notre histoire dans un collège sans étiquette particulière. Il ne s'agissait ni d'en faire un établissement destiné aux classes aisées, ni d'un collège à problèmes. Nous avons voulu composer un groupe de personnages un peu hétéroclites. Nous sommes partis de stéréotypes : la bonne élève issue d'une famille bourgeoise, le cancre rigolo, la décrocheuse écorchée, la bimbo, le « je sais tout » insolent, etc... pour les faire évoluer progressivement et aller à l'encontre d'un système qui a tendance à figer les élèves dans leurs stéréotypes.. Je me suis toujours rendu compte que les étiquettes n'avaient pas lieu d'être et cela a nourri mes films.

VOUS DÉVOILEZ PROGRESSIVEMENT LE PASSÉ DE VIRGINIE, QUI, COMME VOUS, EST ISSUE DES CLASSES PRÉPARATOIRES.

Nous souhaitons que Virginie soit complexe et un peu « borderline ». Il ne s'agissait pas de faire d'elle la prof parfaite qui a trouvé la clef de l'enseignement idéal. Le drame qu'elle a vécu et que nous relatons est inspiré de nombreux faits divers et de ma propre expérience : j'ai vécu, lors de mes études supérieures, le suicide de deux élèves, ce qui, évidemment, m'a marqué. Il s'agissait donc, par le biais du passé de Virginie, de faire écho au fait que le système peut faire déraiser quelqu'un tragiquement sous prétexte qu'il n'est soi-disant pas à la hauteur. Virginie a donc un côté sombre et fragile, elle n'est pas sûre d'elle, et dans le même temps, elle est capable de donner des ailes à ses élèves. La liberté que déclenche cette situation exceptionnelle de grève lui permet de retrouver de l'élan et une forme d'efficacité dans sa pédagogie.



COMMENT VOUS EST VENUE L'IDÉE DE TRANSFORMER UNE ÉCOLE DÉSERTÉE EN LABORATOIRE ?

La plupart des films sur l'éducation font un constat plutôt pessimiste. Moi, je voulais absolument proposer quelque chose d'optimiste, avec un semblant d'utopie, et pour ce faire, il fallait être crédibles, et nous inspirer d'expériences qui ont été tentées – notamment en Europe du Nord. Cela nécessitait donc que Virginie puisse réaliser la sienne avec un petit groupe d'élèves et il fallait trouver une raison pour que cette enseignante du secondaire puisse œuvrer ainsi. C'est en échangeant avec François Taddei qu'est née cette idée de grève générale, qui permettait de transformer l'école en terrain d'expérience. Me sont tout de suite venus à l'esprit les plans inauguraux de l'école vide, comme pour dire : voici la richesse que nous avons à disposition dans nos villes et villages ! Voici l'endroit que nous pourrions transformer en un lieu où nos enfants pourraient se rendre sans avoir la boule au ventre !

VOUS METTEZ EN LUMIÈRE PLUSIEURS PRINCIPES ET IDÉES PHARES, COMME L'IMPORTANCE DE L'IMAGINATION ET DE LA RÊVERIE, L'EXISTENCE D'UN TALENT À FAIRE ÉMERGER EN CHACUN, LE FLOW NÉCESSAIRE À L'APPRENTISSAGE OU LA FORCE DU GROUPE.

Oui, il y en avait même d'autres comme le concept japonais d'ikigai mais on n'a pas pu tout mettre ! J'ai découvert la notion de flow, cette joie de vivre doublée d'une impression de temps suspendu

quand on est à son juste endroit, et l'ai trouvée très belle ; si les enfants pouvaient éprouver cette sensation lors de leur apprentissage, ce serait formidable. Nous insistons aussi sur l'importance du collectif sans lequel la société ne peut avancer. Nous voulions montrer que dans un petit groupe où les âges sont mélangés, l'apprentissage se passe bien. C'est l'idée de la leçon de basket que donne Kevin à Jonathan dans le film. Les plus jeunes apprennent ainsi de leurs aînés et sont très réceptifs lors de ces échanges. La notion de jeu aussi est très importante, car elle permet d'apprendre efficacement.

AUTOUR DU PROJET DE « MAGIC STEP » PENSÉ PAR MALIKA, VOUS MONTRER DES JEUNES CAPABLES DE SE RÉJOUIR POUR LE SUCCÈS D'UNE DE LEURS CAMARADES.

Cet aspect est très important. Nous voulions que la notion de réussite puisse revêtir plusieurs visages. Malika est l'un des fils rouges du film. Il nous fallait un projet dans l'histoire qui arrive à terme. Et ce qui nous tenait à cœur, c'était de montrer qu'elle n'y parvient pas toute seule. Il y a l'étincelle provoquée par Madame Thévenot, le rôle crucial du professeur de techno, Monsieur Gambi, qui est très important et relève autant de l'enseignant que du conseiller et du coach. Et puis, il y a la force du groupe qui accompagne Malika dans la réalisation de son projet. Dans les évaluations scolaires, on ne récompense jamais celle ou celui qui aide ; au contraire même, si un élève donne une réponse à un copain, il est perçu comme un tricheur.

Or, il y a du bon à partager le savoir et l'on sait que l'entraide participe grandement au bonheur de vivre dans une société.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ À L'ÉQUILIBRE DES TONALITÉS ENTRE DRAME ET COMÉDIE ?

Je voulais que le film donne de l'espoir et cela passe, pour moi, par le rire. Mais je voulais surtout raconter une histoire, qui part d'une situation un peu sombre. Le film chemine ainsi de l'ombre à la lumière, ce que souligne le travail de la photographie, des costumes et des décors. Le film mêle des émotions contrastées, à commencer par la tristesse de Virginie, qui sort de dépression, mais à mesure que le récit progresse, le poids du bagage de chacun s'allège. Le rire du début et celui de la fin ne sont pas du même acabit. Je joue d'abord avec le tragi-comique pour aller vers le sourire et les larmes de joie à la fin.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI VOS COMÉDIENS ?

Pour trouver les dix enfants, nous avons fait un long casting. Certains avaient déjà tourné dans des films, d'autres pas. Il nous fallait trouver des natures, capter leur spontanéité. C'est ainsi que j'ai rencontré Lily, Sofia, Ryan, Gabin, Nah et les autres. Pour les adultes, il y a eu une rencontre décisive avec Sarah Suco, qui s'est immédiatement passionnée pour le sujet et a dévoré les ouvrages que je lui avais conseillés en un temps record. Jean-Pierre Darroussin faisait un directeur d'établissement idéal. Il était très sensible au sujet du film. C'est un grand comédien, qui apporte beaucoup d'humanité à ses personnages et fait beaucoup de propositions. C'est lui qui a eu l'idée de cette démarche un peu coincée pour son personnage, et de cette coiffure qui lui donne une allure un peu lâche et dépassée. Il a réussi à faire sentir que cet homme, au fil du temps, a un peu perdu sa flamme. Il avait tourné dans le premier long-métrage de Sarah Suco, il y avait ainsi une connivence entre eux qui nourrissait leurs scènes en commun. Oussama Kheddam, c'est la quatrième fois que je tourne avec lui. Il est exceptionnel de vérité dans l'humour comme dans l'émotion, je le savais parfait pour le rôle de Monsieur Gambi. Tout comme Cécile Rebboah, qui m'est apparue comme une évidence dans celui de la CPE.

COMMENT AVEZ-VOUS DIRIGÉ VOS JEUNES ACTEURS ?

Il a fallu s'adapter au caractère de chacun. Nous avons commencé par faire quelques impros, qui ont nourri mes dialogues. Puis, sur le plateau, je les ai guidés en leur donnant des consignes pendant qu'on tournait les prises. J'ai essayé d'appliquer la même méthode que Virginie Thévenot en les laissant libres, afin d'être en accord avec les principes que le film défend. Il y avait parfois un petit côté colonie de vacances sur le tournage. Certains, comme Gabin, étaient très créatifs, et j'accueillais volontiers certaines de leurs propositions.

QUELS ÉTAIENT VOS PARTIS PRIS DE MISE EN SCÈNE ?

Je voulais que la mise en scène soit discrète et que le rendu soit réaliste. Je préférais que la caméra reste en retrait, sans effet, et que le découpage soit sobre et économe. Je voulais débiter le film par des prises sur le décor du collège vide. Les premiers plans sont un peu planants, fixes et structurés. On y sent l'immobilisme, le poids de l'institution, les longs couloirs stricts et rigides, puis petit à petit ce décor s'anime et se laisse gagner par la vie. J'introduis alors un peu de caméra épaule pour être au plus près des sensations des personnages. De même, quand le groupe se met en mouvement et peint la salle de classe, j'ai opté pour une séquence proche du clip. La mise en scène devient plus dynamique et accueille des travellings. Je voulais qu'elle suive l'émotion et que l'ensemble soit fluide pour que le flow dont on parle à ce moment du film se fasse sentir. .

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI LE DÉCOR DE VOTRE FILM, QUI EST UN PERSONNAGE EN SOI ?

Je voulais que tout le monde puisse se retrouver dans son architecture. Je cherchais une esthétique uniforme. Nous avons trouvé ce collège avec une cour centrale autour de laquelle la vie s'organise. La salle de cantine, le CDI, les salles de classe ont des portes qui s'ouvrent sur cette cour. Les bâtiments datent des années 1960 et sont bien dans leur jus, je trouvais que ça paraissait tout de suite juste, et beau. Avec l'équipe déco, on a tous eu la sensation que c'était là, au collège Bergson dans le 19^e arrondissement de Paris, que nous pouvions ancrer notre histoire.



VOUS SIGNEZ LA MUSIQUE DU FILM, ET OPTEZ POUR UN MODE MINEUR DOMINANT.

La musique est ma grande passion depuis que je suis enfant. Mon goût pour le cinéma est très lié à la musique. Il me suffit d'un thème pour me replonger dans un film. Pour *L'ÉCOLE EST À NOUS*, j'avais envie de parler à plusieurs générations et de mêler les humeurs, qui vont de la gaieté au spleen. J'ai donc opté pour des sons synthétiques des années 1980 et les ai incorporés à mon style pop mélodique. J'ai travaillé à une rythmique, une pulsation qui va s'accélérer au fil du récit. J'ai réservé les cordes pour la fin, où l'émotion est décuplée lors de la remise du prix de Malika. L'ensemble de la bande-son est teinté d'une certaine mélancolie, ce qui n'exclut pas des moments de franche gaieté. Et pour le générique final, j'ai choisi un titre de la chanteuse anglaise Arlo Parks, "*Hope*", qui mêle délicatement l'espoir et la mélancolie et qui s'adresse aux adolescents.

POURQUOI CE TITRE ?

Nous sommes dans un pays démocratique et il y a dans le « nous » l'idée de prendre part au débat. De la même façon, pour l'affiche, j'avais envie qu'elle s'inspire de *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix. Je voulais que le titre parle à tout le monde. Le « nous » réfère aux enfants, aux parents, aux profs, aux responsables du gouvernement... Je ne voulais pas faire un film partisan, qui oppose l'Éducation nationale aux écoles alternatives, mais un film qui donne envie de réfléchir ensemble

à une nouvelle manière de penser l'enseignement en France. J'aime ce titre pour sa simplicité et pour l'élan qu'il induit.

PENSEZ-VOUS QUE LE CINÉMA A LE POUVOIR DE FAIRE BOUGER LES LIGNES ?

On se rend bien compte que nous sommes de plus en plus éduqués par la fiction. Je pense donc, oui, que le cinéma peut influencer les esprits et faire évoluer les consciences et notre société. J'ai très envie de participer, à mon humble niveau, à ce mouvement-là. Je me réjouis des débats qui suivront ce film lors de ses projections. Si *L'ÉCOLE EST À NOUS* peut donner envie à ses spectateurs de s'emparer de l'école, j'en serais très heureux.





ENTRETIEN AVEC **SARAH SUCO**

QU'AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ EN LISANT POUR LA PREMIÈRE FOIS LE SCÉNARIO DE L'ÉCOLE EST À NOUS ?

J'étais très intéressée par son sujet et j'ai tout de suite été touchée par le combat de mon personnage, que je trouvais très juste et porteur. Ce film est une utopie réaliste à laquelle j'ai cru d'emblée. J'ai aussi été touchée par la fragilité de Virginie Thévenot. Je me suis vite identifiée à elle. J'ai proposé à Alexandre de retravailler légèrement le dénouement de l'histoire afin d'affiner la sensibilité de mon personnage. Nous ne voulions pas que le film verse dans l'angélisme, d'où cette fin en demi-teinte, qui confirme la vocation d'enseignante de Virginie.

VOUS ÊTES-VOUS DOCUMENTÉE POUR PRÉPARER VOTRE RÔLE ?

J'ai lu un certain nombre d'ouvrages sur l'éducation que m'a recommandé Alexandre, mais aussi des livres sur les maths, puisque c'est la passion de mon personnage. Je me suis plongée dans ceux du mathématicien Leonhard Euler, par exemple, en imaginant que Virginie s'était passionnée pour lui. Euler remet en cause des acquis fondamentaux : « *Pourquoi un et un font deux ?* » ou « *Qu'est-ce que zéro ?* » sont des questions qu'il pose. C'est très intéressant et cela m'a permis de me glisser dans l'état d'esprit de mon personnage, qui diffère du mien, moi qui suis plus littéraire. Je me suis aussi intéressée à des théories, comme la théorie des jeux, évoquée dans le scénario.

Einstein inspire aussi beaucoup Virginie. J'ai donc creusé un peu sa pensée : ce qu'il dit est implacable.

QUEL SOUVENIR GARDEZ-VOUS DE L'ÉCOLE ?

Comme Virginie, j'étais très en avance et j'ai sauté deux classes. Je n'avais aucun problème d'apprentissage, mais j'achoppais sur la discipline imposée. Je trouvais qu'il y avait trop d'autorité et je passais mon temps à reprendre les profs et à critiquer leurs cours. J'étais donc un mélange de peste et d'élève relou ! Au lycée, j'ai pu suivre l'option théâtre et cela m'a rendue heureuse.

QUELLE SERAIT POUR VOUS L'ÉCOLE IDÉALE ?

Il n'y a pas une seule école idéale, dans la mesure où il n'y a pas deux enfants pareils. Le problème en France, c'est qu'on les considère comme un ensemble uniforme et qu'on surcharge les classes. L'école désirable, pour moi, commencerait par prendre en compte les différences d'adaptabilité selon les profils des enfants et par réduire le nombre d'élèves dans les classes.

UN MYSTÈRE ENVELOPPE VIRGINIE. ON LA DÉCOUVRE À MESURE QUE LE RÉCIT PROGRESSE, MAIS ELLE CONSERVE UNE PART SECRÈTE. QUE VOUS ÊTES-VOUS RACONTÉE À SON SUJET ?

J'aimais cette idée qu'elle ne soit pas lisible d'emblée et que le film sème des indices la concernant. C'est une belle combattante. Avec Alexandre, nous avons travaillé ses dialogues scène par scène. Je veillais à ce qu'elle ait un parler appliqué, net, sans hésitation et dépourvu de béquilles de langage. Elle est presque trop structurée et organisée, cela la rend un peu inadaptée. Par exemple, lorsque monsieur Gambi lui propose d'aller boire un verre, elle demande pourquoi. Elle a un petit côté sauvage. J'ai imaginé son enfance, son parcours, le fait qu'elle ait été élevée par sa mère et qu'elle ne voit pas son père. Je me disais que sa mère a beaucoup misé sur elle, ce qui explique en partie sa ténacité et son parcours, qui l'a conduite à enseigner les mathématiques en classes préparatoires aux grandes écoles.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ L'ALLURE DE VIRGINIE, SA DÉMARCHE, SON TEMPO ?

Le travail des costumes est toujours fondamental pour trouver un personnage, et notamment ses chaussures. Pour Virginie, nous avons opté pour de petites bottines, qui permettent une démarche tonique, et des vêtements aux matières agréables. La scène a été coupée, mais nous avons imaginé qu'elle jouait du piano et j'avais travaillé un morceau pour le film. Nous voulions qu'à mesure que le film progresse, on sente que Virginie s'ouvre.

Y A-T-IL UN CÔTÉ JUBILATOIRE À INCARNER UNE ANTICONFORMISTE ?

Absolument. Virginie est une héroïne et c'est aussi une femme simple qui combat avec ses armes à elle, et cela me touchait beaucoup. C'est toujours très plaisant de jouer un personnage qui se bat et qui est un peu hors norme. Virginie n'arrive pas avec une doctrine sous le bras. Elle est dans la recherche et tente quelque chose d'innovant. Ses outils, c'est sa pensée et ce qui lui inspirent ses élèves. Elle part de ce qu'elle observe et fait un pari.

COMMENT ALEXANDRE CASTAGNETTI VOUS A-T-IL DIRIGÉE ?

Nous nous sommes beaucoup parlé. Nous étions en phase l'un avec l'autre et c'était très agréable. Nous étions d'accord, par exemple, sur le fait qu'il ne fallait pas en faire trop. Il a veillé avec moi à cette sobriété dans le jeu. Il y a des moments joyeux dans le film, où la méthode de Virginie porte ses

fruits, mais pour qu'ils émergent, on était d'accord pour ne pas les surligner.

QUEL SOUVENIR GARDEZ-VOUS DE LA SÉQUENCE OÙ VIRGINIE CRAQUE DEVANT LES ÉLÈVES À LA CANTINE ?

Je ne voulais pas en faire trop. J'ai joué cette scène comme les autres : dans la retenue. C'était vraiment le maître-mot, quelle que soit l'émotion qui traverse Virginie, de la joie au désarroi. .

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC LES ENFANTS ACTEURS DU FILM ?

Nous avons fait des lectures avec eux. Je les ai trouvés très doués. Nous nous sommes bien entendus. Ils étaient ouverts aux recommandations des adultes. Le tournage a été très fluide.

VOUS RETROUVEZ JEAN-PIERRE DARROUSSIN, QUE VOUS AVIEZ DIRIGÉ DANS VOTRE FILM.

Je n'avais jamais joué avec lui et c'était un grand plaisir. C'est un acteur qui ne cherche pas à faire, mais à être. Il est très vrai dans le jeu et c'est un bonheur d'être sa partenaire. J'étais aussi heureuse de tourner avec Oussama Kheddam, qui est aussi drôle que généreux. Et les autres acteurs qui jouent les profs, dont le génial Yannick Choirat dans le rôle du râleur, que j'avais dirigé dans mon premier court-métrage. C'était vraiment un tournage festif.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS SENTIE DANS CE DÉCOR D'ÉCOLE DÉSSERTÉE ?

C'était amusant de voir cette école vide, mais cela ne m'a vraiment pas donné envie de retourner au collège ! Ces salles en enfilade, où l'on reste assis des heures durant, me désolent. On prend conscience que ce système qui impose ce mode d'apprentissage est insupportable pour nombre d'élèves.

AVEZ-VOUS FOI DANS LES POUVOIRS DU CINÉMA À FAIRE ÉVOLUER LES CONSCIENCES ?

Ah, oui ! Ma filmographie est jalonnée de films qui tentent de les faire évoluer, il me semble. Je pense que le cinéma, comme l'art en général, peut faire bouger les lignes. Quand un film provoque en vous des émotions et vous questionne à la fois, il est susceptible de vous mettre en mouvement. C'est aussi quelque chose que j'ai observé lors de débats en salle : à l'issue des projections, on sent parfois que des spectateurs ont été profondément bouleversés. J'espère que L'ÉCOLE EST À NOUS suscitera des échanges vivifiants, susceptibles de faire évoluer notre système éducatif.



ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE DARROUSSIN

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION À LA LECTURE DE CE SCÉNARIO ?

J'ai trouvé très intéressante la situation envisagée par Alexandre Castagnetti, cette utopie qui prend corps aux yeux des spectateurs et fonctionne. C'est une idée magnifique, qui fait écho à la phrase de Prévert : « *Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple* ». Montrer du possible au cinéma est toujours une démarche réjouissante.

QUEL LIEN ENTRETENIEZ-VOUS AVEC L'ÉCOLE AUTREFOIS ?

J'ai adoré l'école. J'étais heureux de m'y rendre chaque jour. En mon temps, le monde n'était pas régi par l'évaluation et la performance, c'était donc plus agréable pour apprendre sans cette pression. J'ai souvenir d'une confiance établie entre les élèves et les professeurs, qui étaient des gens exemplaires, respectables et respectés. Je suis aussi d'une génération qui n'a pas connu la séparation entre le collège et le lycée, et c'était formidable. On n'était pas sous la coupe des préados de quatrième et troisième, qui se comportent parfois comme des petits coqs, puisqu'ils étaient eux-mêmes face à plus grands qu'eux. Ce rapport d'âge entre les jeunes de 11 et 17 ans était très profitable à l'épanouissement de chacun.

CE MÉLANGE DES ÂGES ET L'ENTRAIDE ENTRE ÉLÈVES DE CLASSES DIFFÉRENTES EST L'UNE DES IDÉES DÉFENDUES PAR CE FILM...

Bien sûr. On a tout à gagner de mettre les plus jeunes au contact des plus âgés et inversement. Je mesure ma chance d'avoir connu cette époque-là. J'ai aussi conscience que la société a changé et qu'il y a des problèmes d'effectifs à prendre en compte, mais cette notion d'échange et d'entraide entre les classes me paraît centrale.

ÊTES-VOUS SENSIBLE À LA QUESTION DE L'ÉDUCATION AUJOURD'HUI ?

Oui, ne serait-ce que parce que je suis père de deux filles qui ont fait des études et d'un petit garçon de huit ans, qui est en primaire. Je côtoie donc tous les jours des directeurs, des institutrices, et j'ai des amis professeurs avec lesquels j'échange beaucoup. La question de l'éducation est, bien sûr, essentielle à la construction d'une société. L'introduction à la culture est une des bases de la civilisation et du vivre-ensemble. On a besoin de comprendre et d'apprendre, de se constituer des repères et un socle de réflexion pour nous ouvrir des chemins possibles.

SI VOUS DEVIEZ DESSINER L'ÉCOLE IDÉALE, À QUOI RESSEMBLERAIT-ELLE ?

Elle serait construite autour d'un terrain de football ! Je pense que les infrastructures sportives doivent prendre plus de place que les classes, et que les possibilités de courir doivent être plus nombreuses. Il faudrait prévoir des espaces plus vastes et aérés dans les villes pour créer des écoles

et des maisons de retraite, des lieux qui s'écartent du monde de la productivité. L'école est l'apprentissage de la pensée et pour faire naître le spirituel, il faut beaucoup plus d'espace que ces classes fermées.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS SENTI DANS CE DÉCOR D'ÉCOLE VIDE ?

Ayant déjà tourné plusieurs fois dans des établissements scolaires et ayant déjà travaillé dans des centres de loisirs autrefois, ce n'était pas une sensation nouvelle pour moi. Mais je me rends bien compte à quel point les décors sont porteurs et signifiants au cinéma. Je crois même qu'un décor peut imprimer la rétine du spectateur plus fortement encore qu'un acteur. Celui de ce film, cette école désertée, je l'ai vraiment pris comme un lieu du jeu, un champ libre offert au cinéma. Par ailleurs, mon personnage quitte rarement son bureau et ne perçoit pas ce lieu qu'est l'école vide comme le terrain d'une utopie, mais davantage comme une prison.

QUI EST DANIEL, CE DIRECTEUR D'ÉTABLISSEMENT QU'ON SENT UN PEU LAS ?

C'est un homme coincé, ambigu, toujours dans un entre-deux : entre le masculin et le féminin, entre la jeunesse et la vieillesse, entre les enfants et les professeurs... C'est un homme bienveillant, qui ne ferait pas de mal à une mouche et qui ne veut pas de conflit. Il est prêt à écouter tout le monde, mais quand il faut mettre les mains dans le cambouis, cela lui pose un sérieux problème. Il est au bord de la dépression. Il a perdu la foi dans son métier et sent qu'il est temps pour lui de quitter sa fonction. Il a sans doute consacré sa vie à l'Éducation nationale et a un respect profond pour l'institution, qui est nécessaire au bon fonctionnement de la République et de la démocratie. Il a un côté très loyal, mais constate aussi que son navire prend l'eau et se sent débordé. Son principal tourment concerne sa responsabilité. Daniel ne veut pas s'engager. Or, il est toujours très difficile d'être responsable quand on ne veut pas s'engager. Face aux élans de Virginie Thévenot, qui, elle, est très engagée et a pris ses distances avec la notion de responsabilité, il est démuni. C'est un homme qui erre dans un entre-deux inconfortable et épuisant.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ SA CADENCE, SA DÉMARCHE, SON APPARENCE, SON PHRASÉ ?

J'essaie de ressentir mes personnages en bloc. Je n'ai pas particulièrement travaillé sa démarche, mais je sais que la sienne diffère de la mienne. Son regard non plus n'est pas tout à fait le mien. Pour trouver Daniel, j'ai joué la fatigue.

J'ai aussi imaginé qu'à un moment de sa vie, cet homme était inquiet de sa calvitie, comme si cela lui faisait perdre quelque chose, et il s'était fait faire des rajouts. On a donc joué un peu avec mes cheveux pour évoquer cette idée, qui dénote son caractère inquiet et angoissé, du fait précisément qu'il n'arrive pas à prendre parti. Plutôt que d'imaginer des problèmes de peau pour exprimer son malaise, nous avons opté pour une coquetterie capillaire !

COMMENT ALEXANDRE CASTAGNETTI VOUS A-T-IL DIRIGÉ ?

Nous avons travaillé en sympathie, avec le désir de prendre du plaisir sans se prendre trop au sérieux. Nous voulions trouver une forme de légèreté dans le travail. Alexandre est un directeur d'acteurs confiant. L'essentiel de sa direction était davantage tourné vers les enfants qu'avec les adultes qui jouaient les professeurs.

SARAH SUÇO VOUS AVAIT DIRIGÉ DANS SON FILM. VOUS LA RETROUVEZ DANS L'ÉCOLE EST À NOUS COMME PARTENAIRE DE JEU.

Sarah et moi nous connaissons bien. C'est une amie et j'ai beaucoup de plaisir à travailler avec elle. Quand nous jouons ensemble, nous nous écoutons et nous parlons vraiment. Nous sommes dans le temps présent et cherchons à nous comprendre. Quand cet échange véritable opère entre deux acteurs au cinéma, c'est très agréable.

EST-CE AISÉ DE JOUER AVEC DES ENFANTS ?

Cela suppose d'être attentif et compréhensif. Mais je travaille avec les enfants comme avec les adultes. Quand on tourne avec des enfants, surtout l'été, cela crée un côté colonie de vacances sur le plateau et c'est plaisant. C'est ludique et ça fait émerger ma part d'enfance !

AVEZ-VOUS FOI DANS LES POUVOIRS DU CINÉMA À FAIRE ÉVOLUER LES CONSCIENCES ?

Bien sûr. Puisque le cinéma est performant à les détruire, il n'y a aucune raison qu'il ne le soit pas à les construire. Le cinéma a une influence, négative ou positive, sur le spectateur. C'est encore une fois une histoire d'engagement et de responsabilité. J'en reviens à ce que je disais au début : essayons d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple. Le cinéma doit représenter ce qui nous mène au bord du gouffre, mais aussi ce qui peut nous en écarter.



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS TADDEI

François Taddei est polytechnicien, docteur en génétique et chercheur à l'INSERM. Lauréat de nombreux prix scientifiques, ce spécialiste de l'évolution de la coopération milite pour des approches interdisciplinaires. Il a ainsi cocréé le CRI (Centre de recherches Interdisciplinaires) à Paris, devenu le Learning Planet Institute, qui explore et promeut les nouvelles manières d'apprendre en alliant recherche, entrepreneuriat et impact social au service des nouvelles générations. François Taddei est l'auteur de deux inspirants ouvrages : APPRENDRE AU XXI^e SIÈCLE et ET SI NOUS ? tous deux parus chez Calmann-Lévy.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RETROUVÉ IMPLIQUÉ DANS CE PROJET ?

Brigitte Maccioni, la présidente d'UGC, qui s'intéresse aux enjeux de société et d'éducation, a fait savoir à un ami commun qu'elle souhaitait me rencontrer. Elle m'a dit avoir entre les mains « une arme de distraction massive » et sa belle expression m'a beaucoup plu. Nous avons passé toute une soirée à discuter. J'ai évoqué avec elle les films qui ont changé ma vie, la cinéphilie de ma jeunesse, du temps où je fréquentais assidûment les salles du Quartier latin, et un film bollywoodien qui m'a fortement marqué, 3 IDIOTS qui narre le parcours de trois étudiants en école d'ingénieurs qui ne jouent pas les règles du jeu imposées par le système. Par ailleurs, j'ai fait la connaissance d'Éric Altmayer via Jérôme Saltet, un ami commun, puis d'Alexandre Castagnetti, que Brigitte m'a présenté. Nous nous sommes rencontrés avec sa coscénariste Béatrice Fournera. Ils m'ont posé quantité de questions et sont repartis avec mon livre *Apprendre au XXI^e siècle*. Le temps a passé, puis les producteurs Eric et Nicolas Altmayer sont venus me voir avec une première version du scénario, que je trouvais très juste. Je leur ai fait mes commentaires, puis le film a été tourné.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DU FILM ACHÉVÉ ?

J'ai été très touché. Je trouve qu'il fonctionne très bien. Je suis impressionné par la justesse des acteurs, du récit, par sa capacité à susciter tantôt le rire, tantôt l'émotion, sans jamais être manichéen.

C'est cette même faculté à changer de registre qui m'avait séduit dans 3 IDIOTS. J'apprécie aussi la trajectoire du personnage de Virginie, qui me rappelle des enseignants que je connais. Malheureusement, le surmenage des élèves et des profs dans certains établissements élitistes, qui conduisent souvent à des drames, est un fait avéré.

LE PREMIER GESTE FORT QUE FAIT VIRGINIE THÉVENOT EST DE S'AFFRANCHIR DES NOTES. ÊTES-VOUS PARTISAN DE CETTE MANIÈRE D'ENSEIGNER ?

Les notes relèvent de la tradition, mais il existe en France des « *classes sans notes* » expérimentales et c'est intéressant. Si l'on entre dans l'hyper-compétition, on sacrifie sa vie personnelle, on n'a plus le temps de faire du sport, de dormir, de prendre soin de soi et des autres. Ajoutez à cela une crise sanitaire comme celle du Covid et cela peut devenir dramatique. Les tentatives de ce genre se multiplient et c'est une bonne chose. Dans certains pays, comme la Finlande, où le système n'est pas fondé sur la compétition, on constate que les jeunes ont une année d'avance sur les nôtres, alors qu'ils ont commencé leur parcours scolaire un an plus tard et qu'ils ont moins d'heures de cours. Or, pour bien mémoriser ce qu'on apprend, il faut être dans une bonne disposition d'esprit. Si ce que vous apprenez n'a pas de sens autre que la note, cela ne peut fonctionner, sauf à nourrir la gloriole des premiers de la classe, puis le système très étroit de l'élite française, qui accentue le sentiment de supériorité des uns et le sentiment d'infériorité des autres.

LE DÉCOR D'ÉCOLE VIDE DE CE FILM EST-IL UNE MANIÈRE DE FAIRE TABLE RASE POUR DESSINER LE LIT D'UNE NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT ?

Dans L'ÉCOLE EST À NOUS, on ne fait pas complètement table rase, dans le sens où il s'agit de modifier l'existant pour créer quelque chose d'autre. Je ne suis pas à l'origine de cette idée de grève, mais je la trouve bonne. Je suis le premier à penser qu'on peut utiliser des lieux vides et dans les interstices créer autre chose, comme nous l'avons fait avec le CRI (Centre de recherches Interdisciplinaires), devenu le Learning Planet Institute que je dirige et qui a débuté autour d'une table, puis migré de nombreuses fois, de la cafétéria de Normale Sup à la salle d'attente de la morgue de Nècker, avant d'avoir ses locaux établis dans le Marais ! C'est aussi le propre des niches, écologiques ou autre. Par exemple, les castors préfèrent les lacs aux torrents et y construisent leurs propres barrages : ils protègent ainsi leur gîte contre les prédateurs et conservent de l'eau en été.

C'est ce que font Virginie et ses élèves dans le film : ils construisent leur propre école. On a donc trois solutions face à ce qui ne convient pas : soit on mute, soit on migre, soit on transforme l'environnement. Donc, soit on change d'école si les parents en ont les moyens, soit on fugue, soit on s'adapte et on accepte les règles du jeu quoi qu'il nous en coûte, soit on construit autre chose, comme le propose Virginie.

CETTE ENSEIGNANTE TENTE DE REDONNER CONFIANCE EN EUX À SES ÉLÈVES.

Il y a une conférence TED que j'aime beaucoup, dans laquelle une enseignante dit vouloir propager le virus « *I can* » à tous les enfants du monde. C'est une manière de donner de l'empowerment à ses élèves. Son projet, *Design for change*, baptisé Bâtisseurs de possible en France, repose sur quatre principes : feel, imagine, do and share ; ressentir, imaginer, agir et partager. On part de ce qu'on ressent, de ce qu'on a sur le cœur ; une fois le problème défini, on peut libérer son imaginaire, puis faire quelque chose avec ses mains et le raconter. C'est ce qui se passe dans L'ÉCOLE EST À NOUS : ces élèves sont des bâtisseurs de possible. Ces quatre étapes, sans être explicitées, sont sous-jacentes. C'est pourquoi ce film, pour moi, est plus qu'une comédie : c'est une allégorie, inspirée par l'École démocratique et l'École dynamique, qui existent bel et bien, d'où le fait qu'il s'agit là d'une utopie réaliste. Donc, non, ce qui est donné à voir n'existe pas que dans ce film, il suffit d'aller pousser les portes des endroits où cela fonctionne.

VIRGINIE THÉVENOT DÉBUTE PAR UN TEST DE MATHÉMATIQUES INGÉNIEUX QUI DÉSARÇONNE SES ÉLÈVES.

C'est issu d'une recherche sur l'impact des échecs précédents sur la réussite, que nous avons évoqué avec Alexandre et Béatrice, et je trouve qu'ils ont su en faire une scène de comédie habile et drôle. Dans ce test, qui fait réussir le cancre et échouer la bonne élève, on s'aperçoit que l'aspect psychologique influe sur l'apprentissage. C'est quelque chose qu'on ressent tous individuellement, mais le système n'est pas conçu pour le prendre en compte.

LES PROPOS D'EINSTEIN NOURRISSENT LES DIALOGUES DU FILM.

Einstein était évidemment le génie que tout le monde connaît aujourd'hui, mais il était en échec scolaire, ce que beaucoup ignorent. Il ne supportait pas un système qui lui imposait une manière de penser. Il est loin d'être le seul. Comme lui, environ la moitié des gens dits « *à haut potentiel* »





sont en échec scolaire. Il y a donc là un énorme gâchis. Si on part du principe que le potentiel est multidimensionnel, le système ne sélectionne qu'une partie du profil, donc le nombre de « vilains petits canards », qui, dans un autre système, pourraient apprendre à voler et faire des choses remarquables, est très important. J'ai rencontré la direction d'une école en Inde qui fait réussir des jeunes de castes défavorisées et des jeunes en situation de handicap en leur offrant des contextes qui ressemblent à celui du film. Cette capacité à développer l'imaginaire est donc fondamentale. Des enseignants font parfois la différence et déclenchent des vocations. C'est ce que raconte Daniel Pennac dans *Chagrin d'École*. On constate aussi que beaucoup d'enseignants sont eux-mêmes transformés par leurs élèves. C'est l'idée du dispositif "Ces élèves qui nous élèvent", qui fait entendre des témoignages de profs changés positivement par leur expérience au contact de jeunes. Pour ma part, je n'ai jamais tant appris que depuis que je suis au contact d'étudiants au Learning Planet Institute. La jeune génération, confrontée à de nouveaux problèmes, invente des solutions. Il faut les écouter pour grandir grâce à eux. J'aime beaucoup cette phrase de Michel Serres : « L'autorité est ce qui fait grandir ». L'autoritarisme, c'est autre chose et, pour ma part, j'ai toujours eu du mal à l'admettre.

DANS L'ÉCOLE EST À NOUS LES DEUX PERSONNAGES PRÉCURSEURS SONT DEUX FEMMES : VIRGINIE ET MALIKA.

C'est pour ça que j'adore ce film : il est traversé de messages subliminaux. Ces messages comptent,

car on peut s'identifier à ces héroïnes, comme on peut s'attacher à monsieur Gambi, qui a eu un parcours difficile. Dans la plupart des établissements, le prof de techno n'est pas le plus valorisé. C'est une belle idée d'en avoir fait le complice de Malika. Son projet de « *Magic Step* », d'ailleurs, est une belle métaphore : sa créativité se met au service de l'énergie qu'elle récolte chez les autres élèves. Elle invente un système vertueux.

Parmi les idées défendues par le film, il y a celle du flow, cet état de bien-être et cette sensation de temps suspendu qui se fait sentir quand on est dans son élément. L'apprentissage associé au flow devient optimal, explique Virginie.

Cette notion définie en 1975 par un chercheur au nom imprononçable de Csikszentmihalyi a été popularisée depuis par Sir Ken Robinson, l'auteur du best-seller *L'élément*, dont la conférence TED, « *L'école tue la créativité* » a été vue 73 millions de fois à la date d'aujourd'hui. Lui aussi était en échec scolaire, or il est devenu un grand chercheur expert de l'éducation et un chantre du développement de la créativité et de l'innovation. Il explique que, malgré le système scolaire, des personnalités ont su trouver leur voie et s'épanouir. Il donne des exemples savoureux : à Liverpool, un prof de musique a eu dans sa classe successivement deux des Beatles sans se rendre compte qu'ils étaient de bons musiciens. J'ai rencontré un enseignant d'une école en Inde où des élèves ont monté un groupe de rock : ils viennent de signer la musique d'un film de Bollywood,

qui a rencontré un très grand succès. Dans ce deuxième cas, c'est l'école qui a fait naître ces talents. C'est une question clé : aide-t-on ou non nos élèves à trouver leur flow, à travailler avec énergie et à faire des choses incroyables, dès lors qu'ils entrent en résonance profonde avec ce qu'ils font ?

LA FORCE DU GROUPE ET LA CAPACITÉ À SE SOUTENIR EST UNE IDÉE PHARE DE L'ÉCOLE EST À NOUS.

C'est un des beaux messages du film. J'espère qu'il suscitera des prises de conscience. Si on apprend qu'en passant du je au nous et même au nous tous, on sort gagnants ; si des jeunes découvrent en sortant qu'il y a des lieux près de chez eux, comme des Fab labs, où l'on peut bâtir des choses, ou des filières universitaires où l'on valorise la créativité, ce serait formidable. Une fois qu'on a attrapé ce virus « I can », on peut changer les règles du jeu, qui n'ont pas besoin d'être bâties sur la compétition, l'exclusion, l'hyperconsommation et qui, in fine, ne sont bons ni pour soi ni pour la planète. Je compte beaucoup sur les débats qui accompagneront ce film pour donner des idées aux gens. Leur montrer qu'on peut coopérer pour résoudre les défis de notre temps et apprendre à prendre soin de soi des autres et de la planète.

Y A-T-IL UN PERSONNAGE DONT VOUS VOUS SENTEZ PROCHE DANS CE FILM ?

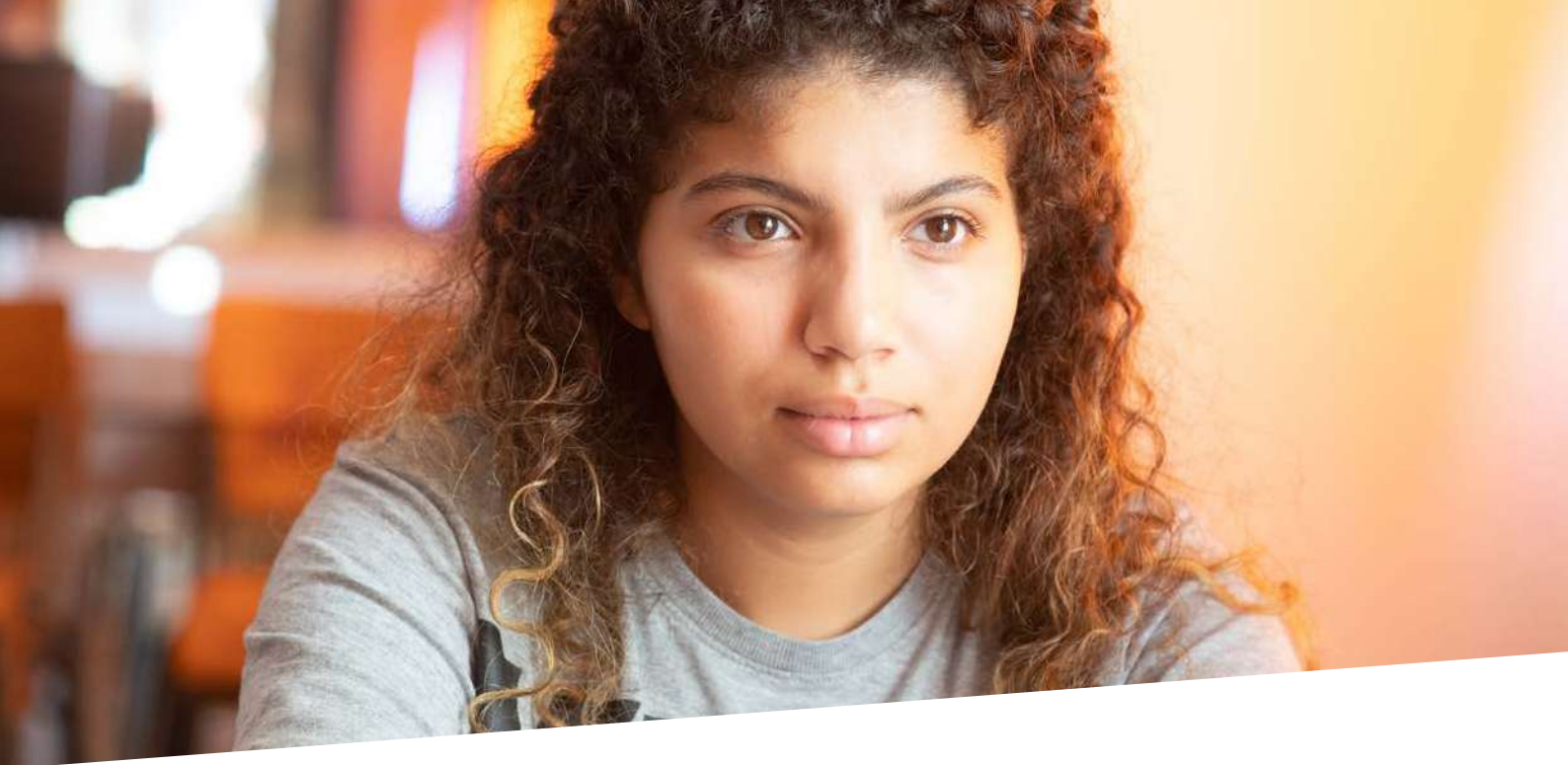
Je me sens proche de l'ensemble des enseignants du film et de leur désir d'aider les élèves à se réaliser. Je demande toujours à mes étudiants de faire à la fois de l'expérimental et du théorique, et je me retrouve à la fois dans ce que proposent Virginie et monsieur Gambi, l'un étant dans l'imagination et l'autre dans le faire. J'aime aussi beaucoup la séquence de la théorie des jeux, qui résout un conflit entre élèves. C'est une théorie, qui aide à comprendre l'économie, la géopolitique, la biologie, la psychologie ; c'est très universel et en un clin d'oeil, alors que deux élèves se battent pour une console vidéo, Virginie leur explique cette théorie. En faisant passer le bon message au bon moment, on rend les élèves plus intelligents à la fois sur le plan intellectuel et relationnel. Là, ils réalisent que se battre crée une situation de perdant-perdant, tandis qu'il y a moyen d'être gagnant-gagnant. Je crois d'ailleurs que ce film mérite d'être vu et revu, et être discuté. Le voir avec ses profs, ses enfants ou ses amis, comme le veut l'effet Rashōmon qui nous invite à multiplier les regards pour mieux comprendre la complexité du monde, ne donnera pas la même lecture et engendrera mille et une discussions.

ÊTES-VOUS OPTIMISTE QUANT À UN RENOUVEAU POSSIBLE EN CETTE PÉRIODE DE CRISE PROFONDE ?

Je suis optimiste quand je vois la créativité des jeunes qui m'entourent. Je dirais surtout que je suis mélioriste, c'est-à-dire que je fais tout ce que je peux pour améliorer les choses. La pandémie a montré qu'on pouvait tout changer du jour au lendemain – et c'est aussi l'histoire de ce film, qui a été pensé bien avant le Covid et qui semble encore plus réaliste après qu'avant.

CROYEZ-VOUS AUX POUVOIRS DU CINÉMA À FAIRE ÉVOLUER LES CONSCIENCES ?

Chaque génération a eu ses films cultes, qui éclairaient un moment de l'Histoire ou une crise de civilisation. Je crois, oui, que c'est possible. D'ailleurs, j'aimerais beaucoup voir un film qui raconte l'impact d'une oeuvre cinématographique sur le public. En nous faisant faire un détour, un film peut nous ouvrir les yeux et, donc, nous faire évoluer.



ENTRETIEN AVEC **SOFIA BENDRA**

L'ÉCOLE EST À NOUS EST TA PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE CINÉMA. COMMENT T'ES-TU RETROUVÉE SUR CE PROJET ?

Je suis tombée sur une annonce de casting. Je n'avais jamais pensé jusqu'alors à faire de cinéma, mais cela m'a attirée et j'ai eu envie d'essayer. Lors du casting, j'ai éprouvé du plaisir à faire des impros, puis à interagir avec d'autres jeunes lors de la deuxième session, où nous étions plusieurs rassemblés pour jouer des scènes. Lorsqu'on m'a rappelée pour me dire que j'étais prise, j'étais aux anges !

QUELLE FUT TA RÉACTION À LA LECTURE DU SCÉNARIO DE L'ÉCOLE EST À NOUS ?

J'ai eu l'impression de tout de suite comprendre ce que voulait raconter Alexandre avec cette histoire. J'ai aimé la façon dont il tisse les liens entre les personnages : le collectif est gagnant dans ce film, et ça, ça me donne des frissons !

POUR TOI, QUELLE SERAIT L'ÉCOLE IDÉALE ?

Celle du film ! Si mon collège proposait ce genre de pédagogie, je me lèverais le matin en chantant !

COMMENT PERÇOIS-TU VIRGINIE THÉVENOT, CETTE ENSEIGNANTE ANTICONFORMISTE ?

Au début de la lecture du scénario, Virginie m'a intriguée. Quel prof s'affranchit des notes comme ça ?

J'ai été aussi surprise que les personnages par sa méthode. Puis, j'ai eu de l'empathie pour elle, quand j'ai compris ce qui lui était arrivé. Et j'ai trouvé sa manière d'amener les élèves à apprendre en prenant du plaisir hyper convaincante.

CE FILM A-T-IL CHANGÉ TON REGARD SUR LES ENSEIGNANTS ?

Oui, beaucoup. Je me suis dit que la plupart d'entre eux avaient, au fond, envie d'aider leurs élèves. Je crois que je suis plus compréhensive avec eux depuis !

QUI EST MALIKA, TON PERSONNAGE ? QUE T'ES-TU RACONTÉ SUR ELLE ?

Au début de l'histoire, cette jeune fille est persuadée d'être nulle, de n'arriver à rien, même pas à penser. Pour elle, le collège, c'est du temps perdu. Petit à petit, grâce à cette grève et aux idées des professeurs, Malika va essayer des choses, persévérer. Grâce aux encouragements de Virginie Thévenot et du prof de techno, Monsieur Gambi, elle va développer son projet de « *Magic Step* » et pouvoir s'inscrire à un concours d'innovation. À la fin, elle réussit à accomplir quelque chose et c'est une sacrée victoire pour elle. Elle comprend qu'elle n'est pas bête et qu'on peut réaliser des projets motivants à l'école. Elle doit aussi beaucoup au soutien de ses camarades, qui, eux aussi, croient en elle. Je me disais que Malika était courageuse. Sa phrase préférée, c'est « *Je m'en bats les couilles* »,

ce qui montre qu'elle est assez dure et détachée. Du moins en apparence. Monsieur Gambi comprend bien ça ; il va l'aider à être moins désabusée. C'est pourquoi elle s'attache à lui. C'est aussi grâce à lui que Malika trouve un sens à sa vie de collégienne. Il lui fallait juste emprunter un autre chemin que celui qui lui était proposé jusque-là.

T'ES-TU IDENTIFIÉE À MALIKA ? L'AS-TU QUITTÉE FACILEMENT ?

Je me suis complètement identifiée à elle. Après le tournage, j'y pensais souvent. Ce rôle est touchant. On m'avait dit que les acteurs avaient du mal à se voir à l'écran une fois le film fini, mais moi, j'ai été totalement prise par l'histoire, au point d'oublier que c'est moi qui jouais dedans !

COMMENT ALEXANDRE CASTAGNETTI T'A-T-IL DIRIGÉE ?

Avant le tournage, nous nous sommes beaucoup vus tous ensemble avec les autres jeunes acteurs pour travailler le texte et trouver la bonne émotion. Il fallait que nos visages et nos intonations soient justes, et Alexandre nous a beaucoup guidés pour y arriver. Sur le plateau, nous recommandions souvent et affinions à chaque prise. C'était parfois difficile, mais on y parvenait toujours.

COMMENT AS-TU TRAVAILLÉ AVEC LES AUTRES ACTEURS, ET NOTAMMENT AVEC OUSSAMA KHEDDAM, QUI JOUE MONSIEUR GAMBİ, LE COMPLICE DE MALIKA ?

Sur le film, j'avais l'impression que nous formions tous une petite famille. Comme c'est mon premier film, Oussama m'a beaucoup encouragée, comme le fait Monsieur Gambi avec Malika. Entre les prises, il m'expliquait comment placer ma voix, par exemple. Techniquement aussi, il me montrait comment manipuler le « Magic Step » pour que cela paraisse crédible à l'image. En fait, entre Monsieur Gambi et Oussama, il n'y avait presque aucune différence !

COMMENT AS-TU TRAVAILLÉ AVEC LES AUTRES JEUNES ACTEURS ?

Il y avait beaucoup d'entraide. Si l'un d'entre nous ne se sentait pas prêt avant une scène, on la lui faisait réviser hors du plateau. Si on avait des doutes, on se posait nos questions et tentions d'y répondre. On se donnait des conseils. Il y avait vraiment un bon esprit d'équipe, que l'on retrouve dans le film, je trouve.

COMMENT ES-TU RESSORTIE DE CE TOURNAGE ?

Ce tournage m'a instruite. J'ai eu l'impression de grandir grâce à cette expérience. Depuis, je ne regarde plus les films de la même manière. Je suis maintenant attentive au cadrage, par exemple.

QUEL MOMENT VÉCU SUR CE TOURNAGE GARDES-TU PRÉCIEUSEMENT DANS TA MÉMOIRE ?

Quand on a tourné la séquence où Malika monte sur scène, le jour du concours, il y avait cent cinquante figurants dans la salle. J'étais très impressionnée... et je kiffais ! Au moment où elle reçoit son prix, je n'ai eu aucune peine à pleurer.

PENSES-TU QUE LE CINÉMA PEUT FAIRE ÉVOLUER LES MENTALITÉS ?

J'ai envie d'y croire en tout cas et si L'ÉCOLE EST À NOUS donne des idées et des envies aux profs, j'y croirai encore plus !



ENTRETIEN AVEC GABIN JOUILLEROT

QUELLE FUT TA RÉACTION À LA LECTURE DU SCÉNARIO DE L'ÉCOLE EST À NOUS ?

Je m'y suis tout de suite immergé et j'ai beaucoup apprécié l'image des jeunes que cette histoire renvoie. Je trouve que le cinéma et la télévision donnent souvent à voir des ados qui s'expriment avec violence, et ça m'a plu qu'il en soit autrement dans L'ÉCOLE EST À NOUS. Les personnages ne sont pas grossiers, et les garçons et les filles se mêlent les uns aux autres !

AIMES-TU APPRENDRE ? QU'EST-CE QU'UN PROF IDÉAL POUR TOI ? ET QUE PENSES-TU DES PRINCIPES D'ENSEIGNEMENT PROPOSÉS PAR VIRGINIE THÉVENOT DANS CETTE HISTOIRE ?

J'aime l'idée d'apprendre, au moins pour ne pas mourir bête ! Le prof idéal est celui, pour moi, qui est capable de se mettre à la place des élèves, de comprendre pourquoi un élève est agressif ou timide. Virginie, c'est exactement le genre d'enseignante que j'aimerais avoir. Je trouve son idée de proposer à ses élèves de faire ce qu'ils veulent très cool, mais à condition que cela reste pédagogique. Apprendre en s'amusant, c'est le rêve pour un élève ! Accéder au savoir par le biais d'une vidéo, d'un film, d'une histoire, d'un jeu de société, est idéal, j'en suis persuadé. Moi, par exemple, je n'aime pas beaucoup l'école. Je suis au collège et trouve beaucoup de mes professeurs ennuyeux.

J'adorerais qu'ils me surprennent et me fassent découvrir leur matière de manière plus ludique. Mais pour l'instant, le programme est rigide et ne le permet pas.

QUI EST TON PERSONNAGE, JONATHAN, ET QUE T'ES-TU RACONTÉ SUR LUI ?

C'est un enfant unique. Il est nouveau dans cette ville et dans ce collège, où il entre en sixième, et il a hâte de se faire des amis. Il adore jouer au basket et c'est justement sur ce terrain qu'il va nouer un lien amical avec un élève de troisième. C'est une des super idées du film : on peut apprendre des choses au contact de quelqu'un de plus âgé, ce que rend possible l'expérience de Virginie Thévenot. Sur Jonathan, je me suis raconté qu'il était gentil et heureux en apparence, mais qu'il cachait son regret de ne pas avoir de frère et sœur. C'est pourquoi cette amitié naissante avec Kevin compte autant pour lui. Je me suis aussi dit en secret... qu'il aimait bien manger !

COMMENT T'ES-TU PRÉPARÉ POUR LE RÔLE DE JONATHAN ?

Pour me mettre dans sa peau et apprendre mon texte, j'ai lu et relu le scénario le soir dans ma chambre et il est rentré tout seul. J'avais peu d'efforts à faire, car Jonathan me ressemble beaucoup. Comme lui, j'aime les jeux vidéo, par exemple. Avant d'avoir une sœur, j'en rêvais, c'était donc facile pour moi de m'identifier à lui.

COMMENT AS-TU TRAVAILLÉ AVEC ALEXANDRE CASTAGNETTI ?

Alexandre nous a expliqué ce qu'il attendait de nous au moment des lectures, et sur le plateau, il nous a laissé beaucoup de liberté sans pour autant qu'il y ait beaucoup d'improvisation. Il voulait qu'on forme un groupe et que s'en dégage le plaisir à interagir les uns avec les autres.

COMMENT AS-TU TRAVAILLÉ AVEC TES CAMARADES DE JEU ?

Nous avons appris à nous connaître lors des lectures. Arrivés sur le tournage, nous étions tous à l'aise et sommes vite devenus amis. Entre les prises, on se faisait répéter nos textes. Nous étions soudés et sommes même restés en lien, après le tournage.

ET AVEC LES COMÉDIENS ADULTES ?

Vu qu'ils ont tous une âme d'enfant, ça a été facile de jouer avec eux ! Oussama Kheddam et Sarah Suco, par exemple, sont vraiment très cool. Quand Jean-Pierre Darroussin était là, on était un peu intimidés, car on savait qu'il avait joué dans beaucoup de films importants. Il a été très gentil avec nous, lui aussi.

COMMENT ES-TU RESSORTI DE CE TOURNAGE ?

J'ai tourné une vingtaine de jours, puis j'ai dû partir vite pour rejoindre ma colonie de vacances. Je n'ai même pas eu le temps de me remettre de mes émotions ! J'étais un peu triste, mais j'ai reçu plein de messages des autres acteurs et ça m'a fait plaisir. J'étais content de m'être fait de nouveaux amis et j'étais pressé de voir sur grand écran le résultat de ce qu'on avait tourné.

PENSES-TU QUE LE CINÉMA PEUT CHANGER LE MONDE ?

Je pense que le cinéma peut créer des déclics, et donc changer des vies. J'aimerais bien que le ministre de l'Éducation nationale voie le film et se dise : « *Voilà ce qu'il nous faut !* ».



LISTE ARTISTIQUE

SARAH SUCO	VIRGINIE
JEAN-PIERRE DARROUSSIN	DANIEL
OUSSAMA KHEDDAM	OUSMANE
LILI AUPETIT	EMILIE
NAH BILÉ	BINTOU
SOFIA BENDRA	MALIKA
JÉRÉMIE GAVRILOVIC	JOSÉ
GABIN JOUILLEROT	JONATHAN
RYAN KHELIF	KEVIN
ESTELLE LUO	CHANTAL
ALEXANDRE SPECTOR	OSCAR
CONSTANCE DOLLÉ	JUDITH
CÉCILE REBBOAH	MAGALI
YANNICK CHOIRAT	THIERRY
YANNICK RENIER	PÈRE EMILIE
VICTOR LE FEVRE	ENZO
GÉRALD LAROCHE	MR CASTELLI

LISTE TECHNIQUE

UN FILM RÉALISÉ PAR ALEXANDRE CASTAGNETTI
SCÉNARIO BÉATRICE FOURNERA

ALEXANDRE CASTAGNETTI
PRODUIT PAR ÉRIC ALTMAYER

NICOLAS ALTMAYER

IMAGE YANNICK RESSIGEAC

MONTAGE THIBAUT DAMADE

MUSIQUE ORIGINALE ALEXANDRE CASTAGNETTI

COSTUMES ZAB NTAKABANYURA

DÉCORS MYRTILLE BIVAUD

SON JOSEPH DE LA GE

RODOLPHE RISSE

DOMINIQUE GABORIEAU

DIRECTION DE PRODUCTION JULIEN BOULEY

DIRECTION DE POST-PRODUCTION PATRICIA COLOMBAT

CASTING DAVID BERTRAND (ARDA)

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR FABRICE CAMOIN

SCRIPTTE NATASHA GOMES DE ALMEIDA

UNE COPRODUCTION MANDARIN & COMPAGNIE

UGC IMAGES

ORANGE STUDIO

FRANCE 3 CINÉMA

AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+

CINÉ+

FRANCE TÉLÉVISIONS